

## Préface

« **L'échiquier de la vengeance** » est le troisième livre que je publie, et probablement celui dans lequel mon imagination a pris le plus de liberté. Il s'inscrit dans la continuité de « **Sacrifice et châtiment** », mon premier roman, inspiré d'un fait réel que j'ai eu à traiter dans le cadre de mon métier d'enquêteur à la gendarmerie. Un dossier qui a laissé en moi une empreinte durable. J'ai choisi de le romancer, d'en faire une fiction, en enjolivant le fait générateur d'une forme plus littéraire. Le succès inattendu de ce premier livre m'a agréablement surpris. Certains m'ont demandé si une suite verrait le jour et si l'histoire de Virginie, le personnage central, allait se poursuivre. À l'époque, j'étais indécis. Et voici que trois ans après, les idées et les mots ont recommencé à surgir.

Entre-temps, j'ai publié un second ouvrage, plus intime et plus concret : « **Ma vie de Gendarme** ». Une biographie professionnelle, sans aucune fiction cette fois, dans laquelle j'ai voulu transmettre ma passion

pour ce métier exigeant. Ce livre-là était un témoignage, plus que ma propre histoire. Il m'a permis de faire le bilan de mon parcours plein d'anecdotes, de situations différentes, de ressentis et d'émotions.

Aujourd'hui, je constate que l'envie d'écrire ne m'a jamais quitté. Peu à peu, presque naturellement, Virginie est revenue frapper à la porte. Elle n'avait pas dit son dernier mot, son histoire n'était pas achevée. Ce nouveau roman, je l'ai écrit autant pour répondre à l'attente des lecteurs que pour me faire plaisir, en redonnant vie à un personnage complexe qui n'attendait que sa résurrection.

Rassurez-vous si vous découvrez mon univers pour la première fois. Nul besoin d'avoir lu **Sacrifice et châtiment** pour entrer dans cette nouvelle intrigue. Des rappels, savamment disséminés tout au long de la narration, vous permettront de saisir la situation du passé et d'en comprendre les retentissements présents.

L'écriture est pour moi un passe-temps, une évasion qui côtoie mes autres passions artistiques. Elle en partage le goût de l'imaginaire et de la création. Devant l'écran de mon ordinateur, en suivant la trame générale que j'ai imaginée, une idée surgit, entraîne la suivante, puis une autre. Très vite les pièces s'assemblent comme les rouages d'une mécanique, et l'engrenage qu'elles forment font naître les chapitres.

Dans **L'Échiquier de la vengeance**, vous retrouverez l'ambiance trouble du premier volume, avec de

nouveaux lieux, de nouveaux personnages, de nouvelles tensions. Des pièces ont été ajoutées sur cet échiquier, la partie continue, plus complexe et plus intense.

Cette nouvelle histoire se déroule principalement à Marseille, j'en suis persuadé, elle saura vous captiver autant que j'ai pris de plaisir à l'écrire.

## **Incarcération à Maubeuge**

Après deux ans et six mois passés derrière les murs du centre pénitentiaire de Maubeuge, Alex obtient enfin ce qu'il réclame depuis des mois : un transfert. Ce n'est pas la liberté, pas encore, mais c'est déjà un pas vers l'air du sud, vers quelque chose de plus supportable, la centrale de Béziers. Quelle aubaine, il va pouvoir se rapprocher de sa famille située dans l'Hérault, qui ne peut se rendre à Maubeuge régulièrement. Il lui reste encore quelques semaines à tenir avant le départ, quelques jours à cocher sur le calendrier. Cette centrale, même si elle reste une prison, a pour lui des allures de transition vers la liberté, de quelque chose de moins dur. Le sud, c'est son territoire. Ce sont un accent, des odeurs, une chaleur qu'il n'a pas ressentie depuis son incarcération. Sa condamnation, il la connaît par cœur. Sept ans d'emprisonnement, dont trois avec sursis. Il lui reste un an et demi à purger, du moins officiellement. Mais il joue la carte du détenu modèle. Il ne commet aucun écart, aucune rébellion. Il rase les murs avec

discipline, il se plie aux règles, il avale les humiliations sans broncher. Il mise tout sur la libération conditionnelle, qu'il pourrait obtenir d'ici six mois. Il sait que ce ne sera pas simple. Les faits qui l'ont conduit ici pèsent lourd, trop lourd pour que la justice les oublie si vite. Mais il s'accroche à cette idée, il n'a plus que ça, l'infime espoir, presque impossible d'un allègement.

La condamnation d'Alex fait suite à une affaire retentissante de vol avec violences et séquestration, commise à Roubaix. C'est là que tout bascule. Avec ses acolytes de toujours, qu'il fréquente depuis l'adolescence, il fait le trajet depuis Montpellier, encouragé par l'illusion d'un coup bien préparé, rentable. Ils ne traversent pas la France pour commettre pas un petit larcin. Non, ils visent gros, plusieurs centaines de milliers d'euros, entreposés dans le coffre d'une succursale bancaire. Le plan est brutal, sans aucune ampathie. Pour obliger le directeur de la banque à coopérer, ils décident de frapper là où ça fait mal : sa famille. Ils s'introduisent chez lui, en pleine nuit, le visage masqué, les voix hurlantes et directives. Ils séquestrent, menacent, violentent. Une terreur méthodique pour faire céder le directeur. L'homme coopère, bien sûr. Qui ne céderait pas avec une arme sous le menton et ses enfants enfermés dans une pièce à côté ? Mais rien ne se passe comme prévu. À peine le butin empoché, ils tombent nez à nez avec les forces de l'ordre, alertées et en embuscade. La police les cueille

en flagrant délit sur le seuil, à leur sortie de la banque, encore chargés de leur butin. Pas de possibilité de fuite, pas de négociation. Juste des ordres aboyés, des mains sur la tête, des menottes, des regards interrogateurs, une incompréhension qui les laisse sans voix.

C'est seulement plus tard, par le biais de son avocat qui a accès au dossier, qu'Alex comprend ce qui a provoqué leur arrestation. Ils ont été trahis par une dénonciation anonyme. Quelqu'un, quelque part, a parlé. Il ne sait toujours pas qui, et cette situation ne cesse de l'interroger. Une trahison sans visage, sans explication. Chacun des protagonistes de l'affaire est placé dans un établissement pénitentiaire distinct. Une stratégie classique des autorités pour éviter les regroupements, les alliances ou les complots. Pour Alex, comme pour les autres, cette séparation est une contrariété. Ensemble, à plusieurs, l'incarcération aurait été plus supportable. Dans cet univers clos et violent, mieux vaut avoir des alliés. L'union fait la force, et dans les murs d'une prison, elle fait aussi la survie. Être seul, c'est être exposé. Les autres détenus le sentent comme les prédateurs flairent leur proie. Un visage inconnu, isolé, devient une cible facile. Le racket est courant, la loi du plus fort est omniprésente. Un regard de travers, un silence mal interprété, et la violence s'enclenche. Ceux qui montrent la moindre peur, la moindre faille, sont très vite repérés. Et une fois marqués, on ne les lâche plus. L'humiliation devient routine, les coups

pleuvent sans raison, les repas sont volés, les nuits sont angoissantes. Le plus souvent, personne n'intervient. Dans cet environnement, la faiblesse est une condamnation supplémentaire. Mais Alex n'est pas de ceux qu'on intimide facilement. Il le fait comprendre dès les premiers jours. À vingt-six ans, avec une carrure qui parle pour lui et une audace presque insolente, il ne laisse à personne le temps de douter. Les tentatives d'intimidation le font réagir vite, brutalement. Il cogne, sans chercher à savoir si l'autre est plus grand, plus fort ou s'ils sont plusieurs à s'en prendre à lui. Il frappe pour imposer ses limites, pour établir son territoire. Cela fonctionne, et sa réputation d'ancien braqueur, son regard qui ne baisse jamais, et ses coups qui parlent clair finissent par lui octroyer une tranquillité relative. On ne le cherche plus. Mais cette attitude a un prix. Rapidement, l'administration pénitentiaire le convoque. Plusieurs rapports sont dressés, il reçoit des avertissements répétés, il écope des jours de mitard. On l'accuse de violence, d'insubordination. Il encaisse, il s'en fout, jusqu'au jour où son avocat, furieux, vient lui parler pour le recadrer. Le ton est ferme, sans détour. S'il continue à jouer les durs, inutile d'espérer une libération conditionnelle. Son dossier sera implaidable. Dans d'autres circonstances, Alex ne supporterait pas qu'on lui parle ainsi. Il aurait explosé, claqué la porte, montré les dents. Mais là, il se contient, il écoute en silence. Il baisse les yeux, une rareté chez lui. Il promet de se tenir

tranquille et fera profil bas. Il sait que l'avocat a raison. Sans cette stratégie de défense, sa peine entière risque de s'étirer comme un gouffre sans fin. Mais s'il n'avait pas imposé le respect dès le départ, son quotidien ici aurait été un enfer bien pire que quelques jours d'isolement. Sa réputation étant faite, il peut maintenant suivre les conseils de son défenseur.

À Béziers, Alex est convaincu qu'il retrouvera des visages familiers. Des gars du sud, des connaissances d'avant, des types à qui il a déjà rendu service ou qui lui en doivent encore. Il compte bien s'appuyer sur ces liens pour s'imposer, ou plutôt pour éviter d'avoir à le faire. Dans une prison qui abrite plus de huit cents détenus, les rapports de force sont constants, les jeux d'influence omniprésents. Il le sait, s'il est reconnu, appuyé, il n'aura même pas besoin de hausser le ton pour que son statut s'impose de lui-même. Mais ce n'est pas cette aura, cette place dans la hiérarchie des cellules qui le motive vraiment. Ce qu'Alex attend à Béziers, c'est la proximité. La chaleur de la famille. Là-bas, il pourra voir sa mère, Sonia, plus souvent. Peut-être même régulièrement. Elle vit à une heure à peine de la centrale. À Maubeuge, c'est tout un périple, un voyage épuisant pour si peu de temps. Son oncle paternel, Franck, pourrait aussi venir plus facilement. Ce n'est pas un homme communicatif, mais il a toujours été là, discret, fidèle. Alex ne leur en veut pas de leurs absences à Maubeuge. Il ne leur a jamais tenu rigueur. Il comprend.

Qui peut traverser la France pour une heure trente de parler, encadrée par les procédures, les contrôles ? Le système permet bien deux visites hebdomadaires dans certains cas, mais c'est un véritable casse-tête administratif, et encore faut-il que les familles soient disponibles et organisées, un déplacement jusqu'à Maubeuge pour deux visites dans la semaine imposerait un hébergement sur place, des frais supplémentaires. Alors ce transfert, il le vit comme un pas vers eux, un rapprochement qui leur éviterait toute cette perte de temps et toute cette fatigue. Leurs visites seraient plus nombreuses et plus simples. Il s'accroche à cette idée, les voir plus souvent, plus facilement. C'est certainement ça le plus important pour lui maintenant. Plus que le statut, plus que la loi du plus fort, la présence de ceux qu'il aime et qui ne l'ont jamais abandonné.

C'est en prison qu'Alex a dû faire le deuil de son père, décédé accidentellement lors d'une plongée sous-marine. Cela a été pour lui un effondrement silencieux, une perte incosolable. Il obtient, à force d'insistance et de démarches de son avocat, une autorisation exceptionnelle pour assister aux obsèques. Une parenthèse de quelques heures, menotté, encadré, surveillé, pour dire adieu à son père. C'est un maigre réconfort, une douleur qu'il garde encore aujourd'hui, qu'il dissimule par le silence et une rage contenue. Voir sa mère effondrée en pleurs sans pouvoir rester à ses côtés

pour la soutenir est un véritable déchirement. L'accident était survenu alors qu'il était à Roubaix, au moment même où il mettait en œuvre le braquage qui l'a conduit là où il est aujourd'hui. Il est donc privé de tout. De sa liberté, de son père, de l'étreinte de sa famille. Pire encore, il est privé du soutien qu'il croyait inébranlable, celui de Virginie, sa compagne. Depuis son arrestation, elle n'a donné aucun signe de vie. Pas une visite. Pas une lettre. Rien. Et ce silence, Alex n'arrive pas à l'accepter. Il est dubitatif quant à ce mutisme. Il tourne la situation dans tous les sens, sans jamais trouver de réponse qui tienne. Il aurait compris si elle l'avait tout bonnement quitté. Sept ans de prison, même allégés par le sursis, ce n'est pas rien. Il ne lui en aurait pas voulu. Il n'est pas idiot, il sait ce que cela implique, pour elle comme pour lui. Il aurait accepté que leur histoire s'arrête là, à condition qu'elle le dise. Même une lettre, un adieu, aurait suffi. Mais non, rien de tout ça. Pas un message, pas une visite, pas une explication. Virginie disparaît du jour au lendemain, comme si elle n'avait jamais existé. Ce qui le dérange le plus, c'est qu'elle connaissait tout de lui. Elle savait qui il était, ce qu'il faisait, il ne lui avait jamais menti. Elle était au courant de ses activités, de ses fréquentations, des risques encourus et elle avait accepté tout ça. Elle avait choisi de rester, et pourtant, au moment où tout bascule, elle disparaît, sans crier gare. Même Sonia, sa mère, qui s'était rapprochée de Virginie au fil du temps, qui

l'aimait comme une fille, ne l'a plus revue depuis la mort de son mari. Il y avait pourtant entre elles une vraie complicité, Virginie a tout coupé, sans un mot. Ce silence prend une dimension étrange, dérangeante. Quelqu'un a trahi et la disparition de Virginie sans explication fait naître le doute, Alex ne peut s'empêcher de faire le lien avec la dénonciation anonyme qui les a fait tomber à Roubaix. Il y pense sans cesse. Il retourne le doute dans sa tête, encore et encore. Il ne veut pas y croire, mais il ne peut pas non plus l'écarter. Virginie. Est-ce que c'est elle qui les a livrés ? Et si c'est le cas, pourquoi ? Tant qu'il ne saura pas, cette pensée continuera de lui empoisonner l'esprit.

Alex passe ses journées dans l'un des ateliers de la prison, penché sur une chaîne sans fin de cartons. Son rôle est simple, il doit coller des étiquettes, encore et toujours, sur des emballages destinés à une société extérieure. Un travail monotone, sans intérêt, pour le compte d'une entreprise privée qui sous-traite à bon marché, profitant de la main-d'œuvre fournie par les établissements pénitentiaires. Ce n'est pas valorisant, mais pour Alex, c'est une routine, une mécanique, et surtout un moyen de ne pas penser. Travailler lui donne l'illusion que le temps passe plus vite. Il mesure ses journées rythmées de pauses et des bruits qui émanent de cet atelier. Quand viennent les moments du repos, il fuit l'oisiveté. Il file à la bibliothèque où il trouve refuge

dans les livres. Il se passionne pour les grandes figures de l'Histoire, Jules César, Napoléon, De Gaulle, sont ses héros de lecture. Ces hommes de pouvoir, des stratèges, des meneurs, tout ce qu'il n'est pas, sont pour lui des exemples qui le fascinent. Mais ce qu'il préfère par-dessus tout, c'est la promenade à l'extérieur. Sentir l'air, même vicié, même froid ou chargé de pluie, c'est encore une forme de liberté. Marcher entre les murs, longer les grillages, lever les yeux vers le ciel, même avec la présence de fils barbelés, c'est pour lui une forme de décompression. Il sait que ce n'est pas grand-chose, mais ça suffit pour lui remettre un peu de vie dans les poumons. Il aurait préféré le soleil brûlant de Montpellier, l'air salin du sud, mais il se contente de la grisaille. Il s'y résigne sans se plaindre, a-t-il le choix ? La cour, c'est aussi le lieu où les comptes se règlent, où les dettes se paient en coups. Il le sait, comme tous ici. Il observe, il reste sur ses gardes, même quand il marche seul. Ici, le danger ne prévient jamais, il surgit sans prévenir, sournoisement, lorsqu'on s'y attend le moins. Il en a fait les frais, sur ce sol terne et poussiéreux, où il a été agressé au début de sa détention par un groupe de détenus. Ils pensaient avoir affaire à un nouveau, à un faible. Ils l'ont mal jugé. Alex n'a pas hésité à répliquer, à contre-attaquer violemment, à coups de poings et de genoux, avec cette rage intérieure qui ne demande qu'un prétexte pour s'extérioriser. Il s'est imposé dès les premiers jours, et depuis, on le laisse tranquille. Il n'est

plus totalement isolé, il s'est petit à petit constitué un petit cercle, un réseau d'alliances discrètes. Quelques gars avec qui il échange, qui le tiennent informé, avec qui il peut cantiner. Grâce à eux, il se procure parfois un peu de cannabis. Juste de quoi rouler un joint, deux, quand le poids de l'enfermement devient trop lourd. Il n'en abuse pas. Ce n'est pas une addiction, mais un exutoire. Un nuage de fumée qui lui permet, en l'inhalant, l'espace d'un instant, de faire taire les voix dans sa tête, d'oublier cette dénonciation anonyme, cette énigme qui continue de le hanter. Cette fumée qu'il respire apaise un peu de sa colère, mais jamais complètement. Elle reste là, tapie, comme le souvenir de Virginie, inaccessible et silencieuse, depuis trop longtemps.

## La révélation

Alors qu'Alex plaisante bruyamment avec un codétenu à l'atelier, dans un chahut presque collégien, la voix sèche d'un surveillant qui l'interpelle le fait sursauter. Il se retourne et voit le maton qui l'observe sans sourire.

– Mais chef, je fais rien de mal, on chahute juste un peu, lance Alex d'un ton rieur. Le surveillant lui répond d'un ton sérieux et sec :

– Ce n'est pas pour ça que je vous appelle. Des enquêteurs de la gendarmerie de Marseille souhaitent vous interroger.

– Moi ? La gendarmerie ? Alex fronce les sourcils. Pourquoi ?

– Je l'ignore. Ils vous le diront. Suivez-moi, ils vous attendent aux parloirs.

Le ton est ferme. Il n'y a rien à discuter. Alex essuie ses mains sur son pantalon, jette un regard autour de lui, puis emboîte le pas au surveillant. Ils traversent une série de couloirs aux murs blafards, où les portes bleues des cellules marquées d'un simple numéro sont toutes

identiques. Seuls les chiffres qui y sont apposés les distinguent. Des grilles métalliques s'ouvrent dans un claquement sec, sonore, agressif. La gâche électrique retentit, les gonds grincent. À chaque fois qu'ils franchissent un seuil, la grille se referme aussitôt derrière eux, verrouillée dans le même bruit sourd. Alex déteste ce son. Il lui rappelle à chaque instant où il est, et ce qu'il n'a plus, sa liberté. Enfin, ils arrivent à un petit local vitré. Une pièce étroite, toute blanche, presque stérile. À l'intérieur, une table minuscule, trois chaises, et deux hommes en civil. L'un tapote sur un ordinateur portable, l'autre consulte un document. Une imprimante laser se trouve sur le côté de la table. Il reste silencieux, les mains dans le dos, les pensées en vrac mais l'esprit en alerte. Pourquoi la gendarmerie ? Pour quoi faire ? Rien ne lui vient à l'esprit. Pas de bagarre récente, pas d'histoire dans la cour. C'est exactement le genre de convocation qui laisse un goût amer dans la bouche. Alex entre, tendu. Les deux gendarmes relèvent la tête, le scrutent. Ils invitent Alex à s'asseoir et ils se présentent à lui comme des enquêteurs de la section de recherches de la gendarmerie de Marseille. Ils enquêtent sur une affaire de meurtre, vol avec violences, enlèvement et séquestration, faits qui ont été commis il y a plus de deux ans à Mourières, petite localité située à proximité de la ville d'Arles. Mais pour Alex, ces quelques mots suffisent à faire surgir un souvenir brutal. Il ne laisse rien paraître. Pas un cil ne bouge. Mais en lui,

tout se crispe. « Mouriès. Putain... Comment ils ont fait le lien ? » En une fraction de seconde, ses souvenirs remontent le fil des événements. Tout a débuté avec Franck, son oncle, homosexuel assumé et amoureux d'un certain Jean, bourgeois discret, riche, vivant dans ce domaine que tout le monde surnomme le château. Franck parlait souvent de Jean, bel homme de soixante-deux ans. Il était tellement fier d'être avec cet homme cultivé et très fortuné, qu'innocemment, il donnait des informations sur son mode de vie. Julien, le père d'Alex, n'a pas manqué de flair. En bon prédateur, il s'était saisi de tous les renseignements livrés naïvement par son frère lorsqu'il racontait ses séjours au château. C'est ainsi qu'il a bâti son plan, en organisant un raid, comme il disait, avec son fils et sa bande, dans le but de s'emparer du contenu du coffre-fort. Le coup était parfaitement pensé. Jean, le coffre, l'isolement du domaine, tout semblait idéal.

Jean, absent ce soir-là, ne vivait pas seul au domaine. Sa sœur, Maria occupait une aile du château avec Jacquot, son compagnon et la fille de ce dernier. Jacquot, ancien militaire, avait été neutralisé dès son arrivée, capturé par l'équipe dont les visages étaient dissimulés sous des cagoules. Il était la seule personne dont ils devaient se méfier. Les mains entravées dans le dos, il avait été utilisé comme sésame. Alex se souvient parfaitement du rôle qu'il avait eu à jouer : avec son père ils s'étaient chargés de positionner les deux

voitures du gang en position de départ, pendant que les autres s'introduisaient dans la demeure, attachaient Maria et la fille de Jacquot sur une chaise, et leur enfilaient un sac de tissu noir sur la tête. Il était ensuite personnellement chargé de garder les deux femmes pendant que les autres fouillaient les lieux en traînant Jacquot avec eux. Une fois le butin trouvé, ils prenaient la fuite en emmenant la fille en otage. Alex se souvient encore du tir au moment de monter en voiture, claquant dans la nuit, violent. Son père abattait Jacquot de sang froid alors qu'il tentait de les empêcher d'emmener sa fille. Et puis, quelques kilomètres plus loin, l'abandon de la gamine, larguée en larmes sur le bas-côté, les poignets toujours ligotés, le sac toujours sur la tête.

« Mais qu'est-ce que j'ai à voir avec ça, moi ? », lâche Alex faussement sûr de lui, avec cette arrogance maîtrisée qui masque son agitation intérieure. Son ton est presque autoritaire, provocateur. Il joue l'innocent, tente de regagner l'ascendant. Mais il a mal au ventre. Ses intestins se tordent sous le stress. Il sait que les gendarmes ne sont pas là par hasard.

Les enquêteurs restent impassibles. Ils ont l'habitude de ces comportements arrogants. Ils savent à qui ils ont affaire et connaissent le motif de la condamnation d'Alex. En évitant d'entrer dans son jeu (inutile d'entrer en conflit avec lui) l'un d'eux répond calmement :

« Nous enquêtons sur ce dossier depuis le début. Nous étudions toutes les pistes et l'une d'entre elles

nous a conduits à vous. On vérifie, on interroge, on fait des recoupements. Mais vous connaissez... » Alex s'interroge. Quelle peut-être cette piste ? Rien n'a été laissé au hasard dans leur préparation. Aucun élément ne peut l'avoir trahi.

En faisant un environnement familial et relationnel des victimes, il est apparu que Jean était l'amant de Franck. Alex étant le neveu de Franck et étant connu de la justice, les gendarmes sont venus jusqu'à lui pour faire des vérifications et l'interroger sur ses relations avec les victimes. Bien évidemment, avant leur déplacement, ils ont vérifié dans les bases nationales si son profil ADN et ses empreintes digitales correspondaient avec les traces relevées au domaine de Mouriers. La piste d'Alex est plausible et intéressante, mais ils n'ont aucune preuve. Ils savent bien qu'avec ce genre d'individus, sans élément probant à lui mettre sous le nez, ils n'obtiendront rien de lui, même s'il est impliqué. Malgré cela ils ne peuvent pas passer à côté de cette vérification.

Alex hoche la tête mécaniquement. Il les écoute, mais il pense déjà à ce qu'ils savent (ou ne savent pas). Il constate qu'il est entendu en qualité de témoin, pas de mesure de garde à vue. C'est une indication qui le rassure et le conforte dans son attitude arrogante. Entre les forces de l'ordre et lui, ce n'est pas une histoire d'amour. Puis soudainement vient la bombe :

« Rien n'est ressorti en ce qui vous concerne, mais on

aimerait vous poser quelques questions au sujet des victimes. Est-ce que vous connaissez Jean, l'ami de votre oncle Franck ? Sa sœur Maria ? Son compagnon Jacquot, qui a été tué ce soir-là ? Et sa fille, Virginie ? »

Et là, le monde s'arrête. Virginie. La fille de Jacquot. Alex défaille en entendant cette information. La fille de Jacquot, que son père a tué, s'appelle Virginie !

La jeune fille qu'ils ont emmenée, qu'ils ont utilisée, qu'ils ont abandonnée sur le bord de la route. C'est celle-là même qui a ensuite partagé sa vie, à qui il s'est livré et pour laquelle il n'avait aucun secret sur ces activités, celle qui a disparu au moment de son arrestation. Il vacille intérieurement, mais son visage reste fermé. Il sait se contrôler. Rien ne filtre. Il répond d'un ton neutre :

– Non, je ne connais pas ces gens.

Mensonge immense, mais parfaitement maîtrisé.

Au fil des questions qui lui sont posées, Alex se relâche peu à peu. Son analyse est la bonne : les enquêteurs n'ont aucun élément tangible leur permettant de l'incriminer dans cette affaire. Ils procèdent par recoupements, par insinuations, ils guettent la moindre hésitation, mais il ne flanche pas. Il adopte une posture calme, presque désinvolte, et joue le rôle de l'innocent avec un naturel confondant. Ses réponses sont précises, contrôlées, parfois teintées d'un brin d'agacement, comme s'il était offensé par leurs soupçons. Intérieurement pourtant, son esprit tourne à pleine vitesse.

Chaque mot qu'il prononce est mesuré. Il ne doit rien laisser paraître. Les gendarmes, malgré leur expérience, ne parviennent pas à le déstabiliser.

Après environ une heure d'interrogatoire, ils mettent fin à l'audition. L'un d'eux imprime la déposition, l'autre la lui tend. Il lit attentivement, feint de s'étonner de certains mots, demande une correction ici ou là, puis signe sans trembler. Il les salue avec politesse et quitte la pièce, encadré par un surveillant. Il ne retourne pas à l'atelier, il est trop contrarié et n'a pas envie de répondre aux questions des autres détenus qui ne manqueront pas de l'interroger sur cette convocation. Il prétend ne pas se sentir bien et demande à regagner sa cellule. Sa demande est acceptée sans difficulté.

De retour dans son espace exigu, il s'assoit sur le bord du lit, les mains sur les genoux, le regard perdu dans le vide. Il ne bouge plus, submergé par un tourbillon de pensées. Cette cellule, il en connaît les moindres recoins. Elle mesure à peine huit mètres carrés. Un lit simple, une table pliante vissée au mur, une chaise en plastique fatiguée, un petit meuble sur lequel reposent une cafetière premier-prix et un réchaud électrique. L'armoire métallique cabossée renferme ses effets personnels, soigneusement rangés. Dans un coin, à moins d'un mètre de son oreiller, se trouvent les WC et un petit lavabo en acier, sans séparation. L'intimité, ici, n'est qu'un concept illusoire. La fenêtre, haute et étroite,

est traversée par une grille scellée dans le béton qui n'entrave pas le passage de la lumière du jour. Les murs sont peints en bleu clair, ce qui donne une bonne luminosité mais n'enlève pas l'austérité du lieu. Tout ceci est rudimentaire, mais à quoi s'attendre d'autre en prison ? Rien ici ne donne envie, et pourtant, il n'a pas le choix, c'est son quotidien.

Il sait qu'il a une forme de chance, car il ne partage pas sa cellule, ce qui n'est pas le cas pour tous les détenus. Cette solitude imposée lui offre un certain répit, un silence dont il a appris à se contenter. Beaucoup d'autres n'ont pas ce luxe.

Le centre pénitentiaire de Maubeuge, mis en service en 1990, est aujourd'hui délabré. Il a mal vieilli et n'est pas entretenu, il connaît régulièrement des problèmes de maintenance. Les installations sont vétustes, il n'est pas rare que l'eau chaude disparaisse pendant plusieurs jours, que l'électricité saute sans explication, ou que les canalisations refoulent. Les murs sont décrépis, infiltrés par l'humidité, les plafonds se tâchent de moisissure. L'entretien est sommaire voire inexistant, les plaintes sont ignorées.

Officiellement, la prison peut accueillir quatre cents personnes. En réalité, ils sont bien plus. Deux cents places sont réservées au quartier « maison d'arrêt », pour les prévenus en attente de jugement. Les deux cents autres, théoriquement, reviennent au quartier « centre de détention », destiné aux condamnés. C'est

ici qu'Alex est affecté. La surpopulation est devenue la norme. Dans certaines cellules, trois hommes s'entassent là où un seul devrait dormir. Les lits gigognes se multiplient. Parfois, un matelas jeté au sol complète l'aménagement.

Assis sur son lit, Alex tente de faire le vide, mais les images le rattrapent. L'évocation de Virginie l'a profondément ébranlé. Il revoit cette nuit particulière, cette fille attachée, son visage invisible sous un sac noir, ses sanglots étouffés. Il n'a jamais vu son visage, ni entendu sa voix ou entendu son prénom. Ce qu'ils ont fait ce soir-là était presque routinier, jusqu'au claquement du tir de son père et au bruit sourd du corps de Jacquot qui s'écrase au sol. Avec cette révélation des gendarmes, tout ressurgit. Si c'est elle, si cette fille est bien Virginie, la fille de Jacquot, alors elle sait. Elle n'a peut-être pas vu leurs visages, mais elle se souvient. Et s'il a eu un doute jusqu'alors, la certitude l'a frappé de plein fouet à l'instant même où les gendarmes ont prononcé son prénom : Virginie.

Il murmure ce nom à voix basse, comme pour atténuer sa honte d'avoir été manipulé ainsi. Mais c'est trop tard. La peur s'installe, il sent que cette histoire qu'il pensait enterrée, revient à la surface.

Puis il refait le film de sa relation avec Virginie, depuis leur rencontre survenue quelques mois après le raid à Mouriès, jusqu'à son arrestation à Roubaix. Tout y passe. Il revisite chaque souvenir, chaque mot

échangé, chaque geste partagé, mais il revoit surtout, à la lumière de ce qu'il sait désormais, chacune des préparations, en présence de Virginie, des coups auxquels il participait. Et bien sûr parmi elles, le braquage de Roubaix.

Il revoit ce jour d'été, éclatant de soleil, où son oncle Franck les avait conviés, ses parents et lui, à déjeuner dans un restaurant étoilé de Montpellier, « La Réserve Rimbaud », pour leur présenter Jean. Le cadre était somptueux, la terrasse ombragée, les tables nappées de blanc. L'ambiance, à la fois chic et détendue, le lieu élégant et la position sociale de Jean, offraient un contraste saisissant avec leur mode de vie et leurs actes criminels. Jean était venu accompagné de cette jolie jeune fille, fraîche et pétillante. C'est là, entre les plats raffinés et les conversations joyeuses qu'il avait fait la connaissance de Virginie.

Elle se tenait à ses côtés, délicate, discrète, arborant un sourire plein de charme. Conseillère en patrimoine, elle travaillait officiellement pour Jean depuis quelque temps. À l'époque, il n'avait pas prêté attention à ce détail. Aujourd'hui, il est convaincu que sa présence n'était pas un hasard. Elle avait tout orchestré.

Jean n'a jamais pensé que Julien avait manipulé son frère et participé à cette terrible nuit où la vie de Jacquot a été prise. Alex et son père n'avaient pas manifesté la moindre gêne à déjeuner avec lui, chez qui ils avaient commis le pire quelques mois auparavant. L'un comme

l'autre se félicitaient presque du cynisme de la situation. Ils se pensaient intouchables. Aucun des deux ne se doutait que Virginie, assise là, à leur table, les observait et préparait sa vengeance. Ils n'avaient pas vu le visage de la fille enlevée cette nuit-là. Ils ignoraient qu'elle portait en elle le traumatisme de la mort de son père, la rage, le désir de justice. Ils ignoraient qu'elle les avait reconnus, à force d'observer, de recouper, d'enquêter.

Ce jour-là, sur la terrasse de cet établissement luxueux bordant la rivière « Le Lez », Alex était tombé sous le charme. Virginie avait dix-neuf ans. Ses longs cheveux bruns, ses yeux verts qui semblaient transpercer son regard l'ont immédiatement séduit. Elle dégageait un mélange de douceur et de détermination, elle était belle et intelligente, il ne s'était pas méfié. Comment aurait-il pu soupçonner que cette jeune femme, si douce en apparence, portait en elle une fureur bien plus dangereuse que la justice elle-même ?

Rapidement, leur relation avait pris forme. Ils se voyaient souvent, dînaient au restaurant, s'offraient des verres dans les bars du centre-ville, se promenaient dans les rues chaudes de Montpellier. Il l'emmenait sur les plages du Grau-du-Roi, où ils marchaient pieds nus sur les étendues de sable, bercés par le vent salé et le ressac tranquille de la mer. Elle riait à ses blagues, le regardait longuement sans rien dire, l'embrassait avec une langueur étudiée.

À aucun moment, il n'avait eu le moindre doute. Elle

jouait si bien. Elle savait comment le séduire et lui, aveuglé par son propre charme, s'était laissé prendre au piège, le cœur léger, inconscient du danger qui guettait. Il se remémore le jour où il l'a amenée pour la première fois chez ses parents. Il revoit Virginie, timide mais assurée, assise dans le salon familial, sa voix douce et posée répondant aux questions avec aisance. Il se rappelle combien elle avait charmé sa mère, qui l'avait tout de suite adorée. Il se souvient aussi de leur première nuit, des gestes maladroits devenus tendres, du moment exact où il s'était surpris à penser qu'il était amoureux.

Elle s'était rapidement installée avec lui, chez ses parents. Tout paraissait naturel. Très vite, Virginie s'était intégrée dans le quotidien. Il repense à ces longues après-midis qu'elle passait avec sa mère au bord de la piscine à feuilleter des magazines, en cuisine, à préparer des plats élaborés, ou en virée shopping dans les rues commerçantes. Elles riaient ensemble comme deux amies de longue date. Sa mère, qui pourtant avait toujours été méfiante à l'égard de ses compagnes, voyait en Virginie la belle-fille idéale.

Il se souvient aussi de leurs sorties en mer. Il l'avait initiée à la plongée sous-marine, lui avait appris à respirer calmement sous l'eau, à ne pas paniquer. Sur le bateau de ses parents, il lui avait montré comment utiliser les instruments de bord, comment lire une carte maritime, comment s'orienter ou repérer un point particulier. Elle apprenait vite. Elle riait lorsqu'elle